

## **Le bon traitement**

---

En ouvrant la porte de la salle d'attente, je découvre un jeune homme d'une trentaine d'années. Il s'agit de mon rendez-vous de quinze heures trente, il s'appelle Daniel Gambier.

Daniel, mon numéro vingt-cinq.

Le teint du jeune homme est blême, ses gestes mal assurés. Pourtant, il a le profil typique du cadre dynamique : grand, fin, cheveux châtain clair coupés courts, lunettes tendance, montre à deux cent euros. À sa tête, je devine cependant qu'il n'est pas ici pour une simple grippe. Pour celles et ceux de ma profession, certains détails apparaissent au premier coup d'œil. Les détails que je note sont assez sommaires mais suffisants pour établir un premier diagnostic : il ne s'est pas lavé, pas rasé et ses habits sont sales. De toute évidence, il n'a pas dormi de la nuit, pas mangé ce midi et s'est dopé à la caféine.

Daniel Gambier est ce que j'appelle plus communément un « grugeur ».

C'est-à-dire qu'il est ici pour obtenir de moi un arrêt de travail d'une ou deux semaines et que la dernière montagne qui se dresse entre lui et ce merveilleux trésor, c'est ce vieux con à deux doigts de la retraite qui lui fait face.

Je prends l'air compatissant de rigueur et lui demande de s'installer. Il hésite sur le chemin à prendre et semble totalement à l'ouest. Je le laisse s'installer tranquillement et lui demande d'une mine peinée ce qui ne va pas.

Daniel m'apparaît tout de suite comme un coq en pâte dans le rôle du paumé complètement à côté de ses pompes. Il bredouille un je ne sais quoi inaudible dont je ressors qu'il n'arrive plus à se lever le matin et n'est pas allé travailler hier, et toujours pas aujourd'hui. Soudain, jonglant à la perfection entre des moments de lucidité et d'autres de totale absence, il me mime avec sa main que c'est probablement un problème dans sa tête.

Très sincèrement, il faut au moins mon expérience et beaucoup de recul pour voir clair dans le jeu de ce Daniel et remarquer qu'il simule.

Il faut par exemple comprendre que s'il baisse la tête et la bouge un peu dans tous les sens, c'est principalement pour éviter de me regarder quand il cherche ses réponses. Il évite de me regarder parce qu'il a vu ces films américains où on explique qu'on peut savoir si une personne se souvient ou invente en fonction de l'endroit où s'égarer ses yeux.

Ou encore, il faut être capable de détecter la cohérence dans ce qui ne devrait en présenter aucune. Un cerveau sain, même lorsqu'il tente de dire n'importe quoi – surtout lorsqu'il tente de dire n'importe quoi – n'en est jamais réellement capable et on finit toujours

par trouver une certaine logique. Le cerveau humain ne sait pas taper au hasard. Le cerveau humain ne sait pas produire de série aléatoire. En particulier, le cerveau humain n'a pas pour habitude de taper deux fois au même endroit lorsqu'il cherche à taper au hasard. Le cerveau humain ne sait pas qu'être imprévisible, c'est aussi, parfois, adopter cinq fois de suite la même stratégie. Celui de Daniel n'échappe pas à la règle, en ce moment il me brasse tout un tas d'anecdotes ou de symptômes illustrant plus ou moins le diagnostic qu'il souhaite me voir formuler. Mais jamais il ne répète la même chose.

Je l'interromps en lui proposant une piste bien particulière : je lui demande si on le harcèle au travail. Évidemment, il me répond que non. Un non qu'il nuance tout de suite en me rappelant que rien n'est toujours blanc ou toujours noir mais qu'il ne pense pas que ce soit du harcèlement, que c'est très certainement partout pareil.

C'était une question piège et le voilà tombé en plein dedans. En se dégonflant ainsi face à une accusation trop extrême, en s'épargnant une situation qui porte à conséquence, il me révèle sa zone de contrôle. Daniel ne pense pas que ce sont les autres qui contrôlent sa vie, il ne croit pas non plus que ce serait le hasard ou bien le sort. Non, Daniel croit – dans sa majeure partie – contrôler son existence. Et cela change beaucoup de choses.

D'ailleurs, il n'est pas bête et a très bien compris, au moins intuitivement, qu'il s'agissait d'une question piège. Il s'est repris, et ainsi a-t-il commis son second impair : la plupart des véritables malades ne se reprennent jamais. Un malade normal ne se croit pas perdu en pleine séance d'interrogatoire. Il est venu pour qu'on l'aide, il ne se met pas à l'affût de chaque pou qu'on pourrait bien lui trouver.

Je me tourne vers mon ordinateur et commence à lui créer sa fiche. Il n'a pas de médecin traitant. Il prétend ne pas avoir été chez le médecin depuis près de dix ans.

Sur ce point, je le crois. Son discours, pourtant bien préparé, témoigne en effet d'une totale inexpérience du milieu médical. En outre, il n'a prononcé aucun des mots magiques que prononce tout habitué aux anxiolytiques. Il n'a pas dit : « Je reste couché à brasser des idées noires. ». Il n'a pas dit non plus qu'il n'arrive plus à affronter ses collègues ou encore qu'un effort, même moindre, le fatigue inhabituellement.

Daniel est un manipulateur né et qui, forcément, se prend pour un génie. Mais Daniel n'est effectivement pas allé souvent chez le médecin dans sa vie. Un manipulateur né à ce point sûr de son talent qu'il est venu ici en véritable touriste. Peut-être même tente-t-il le coup uniquement pour se tester ou pour tester le système. Daniel s'est peut-être levé un matin en se disant qu'il ne savait toujours pas comment on se retrouve en arrêt maladie. Peut-être fait-il ça pour gagner un pari ou par simple curiosité. Peut-être fomenté-t-il un plan plus complexe qui

lui permettrait, par exemple, de ne plus travailler pendant des mois et de se faire licencier et toucher le pactole d'indemnités. Peut-être veut-il tout simplement se regarder l'intégrale de sa série américaine préférée...

Je continue de saisir sa fiche. Il habite à un petit kilomètre d'ici. Il est venu à pied, il n'a pas de voiture. Il vit seul, ne s'est jamais marié et n'a pas d'enfant. Aucune copine en ce moment. Il avoue même en un rictus de désillusion qu'il n'a plus eu de femmes depuis bientôt deux ans. Toutes ses informations, cette dernière mise à part, sont probablement vraies. Il m'explique qu'il est chef de projet dans le département recherches et développements d'une grande entreprise du coin. Apparemment il s'y rend en bus, il n'a pas le permis. Question carrière, il prétend multiplier les retards et être incapable de faire quoi que ce soit dès lors qu'il se retrouve seul. En ces conditions, il n'espère plus grand-chose.

Je lui demande ensuite son numéro de téléphone et c'est le trou noir. Après avoir reconnu – non sans gêne – qu'il ne le connaît pas, il fouille l'annuaire de son téléphone portable et me le lit. C'est la première fois qu'il me regarde vraiment dans les yeux. J'utilise mes techniques personnelles : ce numéro, il ne le connaissait réellement pas. Étrange.

Il me raconte à présent qu'il a l'estomac noué le matin quand il se lève et passe plusieurs minutes devant son lavabo à ressentir des poussées de vomissements sans que rien ne vienne réellement. Il me dit que ça lui fait mal et qu'il doit parfois avaler de la mie de pain.

Sur le papier, Daniel a tout du maniaco-dépressif en pleine crise d'angoisse. Il le sait d'ailleurs très bien, il a même dû se motiver à tenter le coup en se disant que si lui n'obtenait pas cet arrêt maladie il ne voyait pas vraiment qui le pourrait.

Je décide de reprendre la conversation en main suivant ma méthode de tout à l'heure et enchaîne donc diverses questions sous forme d'affirmations. Il acquiesce à la majeure partie de mes dires, sauf quand je lui dis que j'imagine que son travail lui plaît et aussi lorsque je lui dis qu'en gros il se sent plutôt mal depuis deux ou trois mois. Sur ce point, il soupire que ce serait plutôt deux ou trois ans.

Un premier niveau de grugeur n'aurait pas pris le risque de nier une seule de mes affirmations, préférant répondre au symptôme près à ce que disent les livres de médecine. Un second niveau de grugeur, des personnes comme ce Daniel, craignent que le praticien ne les teste et se permettent de le contredire lorsque cela leur paraît incohérent. Dans le cas d'un brillant ingénieur dont le coefficient intellectuel avoisine facilement les cent quarante, je pense plutôt qu'il s'en tient à son plan. Il souhaitait présenter le problème comme latent depuis des années, il s'en tient à son idée.

Une fois encore, la plupart des vrais malades ne se comportent pas ainsi. Son jeu est

trop parfait. Je dirais même : les imperfections de son jeu sont trop parfaites. Chaque erreur est calculée, chaque naïveté finement amenée. Jusqu'à maintenant, à aucun moment il n'a demandé quoi que ce soit – ni médicament, ni jour de congé. Il m'explique avoir toujours su se reprendre jusque-là, mais qu'aujourd'hui il n'y arrive plus. Il n'a jamais proposé son diagnostic, ce que plus personne ne fait de nos jours. C'est à peine s'il m'a dit qu'il ne boit pas, ne fume pas et ne se drogue pas. Sur tout un tas de réponses toutes prêtes, il a volontairement attendu que je lui pose la question de moi-même. En outre, il n'a jamais fait montre de résignation mais toujours d'impuissance.

Je l'amène sur la balance. Un mètre quatre-vingt pour soixante-dix kilos. Je lui demande s'il a perdu du poids. Cette fois encore, il me regarde droit dans les yeux et se trouve bien incapable de me répondre. Il ne connaît pas son poids, il n'a pas de balance chez lui. Sa dernière pesée remonte à son passage à la médecine du travail et c'était « dans ces eaux-là ». Il ne s'en souvient plus vraiment. Il se souvient juste que ce n'était pas beaucoup.

J'ai subitement comme un gros doute. Une simple recherche sur Internet et tout le monde le sait que les dépressifs ont la plupart du temps des problèmes de retard administratifs, qu'il leur arrive subitement de ne plus ouvrir leur courrier ni écouter leur répondeur. Mais quel grugeur irait penser à ne pas avoir de balance, quel grugeur pourrait me le soutenir avec une telle innocence dans le regard ?

Je demande à Daniel du combien il chausse. Daniel hésite, bredouille et formule sa réponse. Sur quoi Daniel vérifie en consultant sa semelle et semble tout heureux de m'avoir donné la bonne réponse. J'évite de retenter le coup avec son tour de cou. Non seulement il ne le connaît pas, mais il ne doit pas même savoir qu'il est « normal » de mémoriser ce genre de choses ni qu'on en a régulièrement besoin. Ce genre de types est capable de s'entraîner à contrôler sa pression artérielle des heures durant, et itou les battements de son cœur ; ce genre de types est capable d'apprendre à écrire des deux mains sans jamais faiblir dans l'effort. Leur motivation, c'est qu'un jour ils auront peut-être un test médical à gruger ou un jury de mathématiques à impressionner. Peu de personnes en seraient capables. Lui, si. Et à côté de ça, il s'avère assez peu dégourdi pour ne pas connaître son tour de cou.

Le jeune reste toujours un grugeur à mes yeux, pas de doute là-dessus. C'est même pire : beaucoup de personnes deviennent des grugeurs et décident de le rester parce que les circonstances s'y sont prêtées – l'occasion fait le larron, comme on dit – mais pas lui. Lui n'a aucune excuse. Et même s'il a des problèmes qui pourraient se révéler symptômes de véritables maladies chez certains, ce n'est pas son cas. Il en a trop dit et à présent, tout est clair dans mon esprit et je sais très exactement pourquoi et comment il en est arrivé à se

présenter à mon cabinet aujourd'hui ainsi qu'à me servir toute cette mise en scène.

Daniel est un marginal contrarié, un lâche qui rejette le système mais n'a jamais su aller jusqu'au bout de son idée.

Je parie qu'il y a quelqu'un derrière tout ça et j'apprends en lui demandant s'il voit des gens en dehors de son travail qu'il s'agit de sa mère. Il m'explique que sa mère ne comprend pas son mal-être et l'accepte fort mal. Qu'elle arrive chez lui le samedi matin, le sort de force du lit et lui assène ses leçons de morale et de courage. Sa mère possède un double des clés. Il ment et me sert le scénario qu'il a savamment concocté. Ce que je comprends, en revanche, c'est l'origine de son maintien à un certain niveau d'intégration sociale, l'origine de sa contrariété : depuis toujours, son potentiel l'empêche d'avoir réellement à affronter ce qu'il est. Il l'en empêche car attire tout un tas de gens qui lui rendront grand sourire ces quelques « menus » services sans lesquels il aurait dû depuis longtemps faire son choix. Comme laver son linge soi-même ou ranger chez lui, comme acheter ses fringues tout seul, comme remplir et renvoyer sa déclaration d'impôts. Un voisin, probablement, pris de cette succulente pitié intéressée – homosexuelle allez savoir ; ou encore un ami, ou même un collègue.

À présent que j'y vois un peu plus clair, j'entame de lui prendre sa pression artérielle. Ô surprise, elle est effectivement particulièrement élevée. J'enchaîne sur ses pulsations cardiaques et lui détecte une certaine tachycardie. Quand je lui signale qu'il a effectivement un problème, il semble soulagé et me sort une nouvelle naïveté finement posée : « Je me croyais pas normal mais j'ai vraiment un problème, quelque part ça me rassure. ». Il ne devrait pas, c'est d'ailleurs ce que je lui rappelle. Ce que je ne lui dis pas, c'est qu'il a surtout à s'en faire parce qu'il est tombé sur moi.

Daniel est un marginal contrarié, mais avec le temps il a quand même compris que son style de vie ne présente pas que des désavantages. Son mode de vie lui permet deux choses absolument rares et extraordinaires : en premier, d'envoyer chier n'importe qui n'importe quand sans avoir à se soucier des conséquences ; en second, d'obtenir un arrêt maladie de deux semaines en un claquement de doigts. Mais ce à quoi Daniel ne s'attend pas, c'est à avoir réellement un problème. Ce à quoi Daniel ne s'attend pas, c'est à ce que je lui prescrive des médicaments pour le cœur, ne lui donne qu'une semaine et lui demande de revenir le lendemain pour statuer si l'avis d'un cardiologue est nécessaire.

Tout à l'heure il était soi-disant soulagé d'apprendre avoir un problème, mais à peine sorti de mon cabinet qu'il va commencer à s'interroger, il va se masser la poitrine et espionner ses battements de cœur. Fait de son profil anxieux, il va douter et se sentir mal. Il me sera venu en bonne santé et repartira une maladie dans la tête. Et une fois chez lui, alors

qu'il se sentira de plus en plus mal, il va réaliser que je le revois demain et qu'il ne sait absolument pas quels effets à court terme il va devoir simuler compte tenu qu'il n'aura pris aucun des médicaments que je lui ai indiqués. Il y réfléchira toute la nuit, et si j'ai un peu de bol, il finira peut-être même par s'en avaler un ou deux histoire d'être crédible. Il me sera venu en bonne santé et me reviendra avec de vrais problèmes cliniques. Avec encore plus de chance, il prendra ses médicaments sur lui pour me prouver qu'il manque des cachets dans la boîte et je lui en ferai reprendre une dose devant moi.

Que cela se fasse de manière directe ou indirecte, à force de simuler la maladie on finit toujours par se rendre malade. Un peu comme il suffit d'inventer une histoire à propos de cancers des testicules causés par les téléphones portables dans la poche de nos jeans pour que les gens le mettent ailleurs, même ceux qui savent que c'est totalement faux, jusqu'au concepteur de cette fabuleuse menterie. Et je crois d'ailleurs que les seuls à continuer en s'en foutant s'avèrent de loin les plus niais, justement.

C'est là toute la beauté de la chose.

Je le retrouverai donc demain et aussi la semaine prochaine et encore la semaine d'après. Et chaque fois que je le retrouverai, il aura d'autant moins de mal à simuler qu'il aura réellement de problèmes. Des problèmes qui me permettront de prendre totalement le contrôle de sa vie, lui qui s'en croit seul maître. Car je suis moi aussi un marginal, mais résolument affirmé pour ma part.

Il va de soi que je déteste les grugeurs, je le reconnais sans honte. J'avoue détester ces espèces d'assistés et de profiteurs qui vivent sur le dos des honnêtes travailleurs. J'avoue détester verser à l'État tout cet argent durement gagné pour le voir redistribué à des fumistes et des tire-au-flanc. J'avoue que cela me révolte totalement et déclenche en moi un sentiment de rejet et de révolte qu'il me faut bien juguler.

Les gens ont tellement envie de voir les forts se casser la gueule que c'est très facile, même pour un roc, d'obtenir son arrêt maladie.

Mais avec les jeunes comme ce Daniel, je crois bien que c'est encore pire que ça. Pire parce que je préfère encore voir une pauvre fille assumer son inutilité en se faisant mettre en cloque par le premier type qui pourra lui offrir un foyer stable, que cette espèce de gros lâche qui nage entre deux eaux.

Il va revenir ce gros lâche, et alors il ne va pas comprendre dans quoi il a mis les pieds. Pour l'instant il se dit qu'il y est allé un peu trop fort aujourd'hui, qu'il boira moins de café demain et que je vais laisser tomber. En ce moment même, il ne comprend pas qu'il ne peut déjà plus faire marche arrière. Il constate juste qu'il n'y a rien d'écrit sur le coupon à

remettre à l'employeur. Il se dit qu'il va pouvoir leur baratiner ce qu'il veut.

Le système le permet, effectivement. D'ailleurs, il n'y a bien que ceux qui ne sont jamais malades pour ne pas le savoir. Le système permet tellement qu'avec les horaires de sortie laxistes que je suis obligé de lui donner, il aurait pu revenir de vacances mercredi et repartir jeudi soir qu'il nageait pourtant encore dans la légalité.

Mais il se trouve qu'il existe des gens comme lui et moi, et qui rejettent ce système. Et il se trouve que certains le font de manières plus constructives que d'autres. Il sera mon quatrième patient à mourir cette année. Le vingt-cinquième depuis le début de ma carrière.

Et je ne compte très certainement pas m'arrêter là.

Qui m'en blâmerait ?

Je le regarde hésiter sur la date du jour tandis qu'il rédige son chèque. Il ne sait réellement pas quel jour on est. Touriste jusqu'au bout des ongles. Avant de partir, il me demande où est la pharmacie la plus proche. Il travaille son personnage, il sait qu'il a une deuxième représentation le lendemain. Il n'oubliera d'ailleurs pas de revenir avec les mêmes fringues, encore plus mal rasé et toujours pas lavé.

Je lui indique la plus proche et lui sers la main. Il me dit au revoir et puis il sort. Comme je suis moi aussi quelqu'un de très curieux, j'attends quelques instants sans prendre d'autre patient et l'observe depuis ma fenêtre. Il regarde un peu partout dans la rue.

Il ne sait réellement pas où est la pharmacie...

## Le bon traitement

---

### Digest et commentaire :

On est souvent contraint de combattre le système en intégrant le système. Agir de l'intérieur et creuser ses failles. Chaque rouage aura alors une manière différente de gripper et d'envoyer la machine dans le mur.

Aujourd'hui, les larmes rapportent souvent bien plus que la sueur, tant et si bien que certains pleurent à s'en faire suer. Aujourd'hui, ceux qui savent endurer leurs souffrances sont juste coupables de ne pas savoir ce que c'est qu'être dépressif et d'avoir la chance de ne pas être frappés par cette maladie. Aujourd'hui, ceux qui n'ont jamais profité de la cigarette pour amoindrir leur stress quotidien et qu'on tue chaque jour sont juste des connards prônant des lois liberticides et coupables de ne pas savoir combien c'est difficile que d'arrêter de fumer. Aujourd'hui, ceux qui savent gérer leur budget et n'élèvent qu'un enfant sont juste des libéraux matérialistes et donc en devoir de nourrir la marmaille de chômeurs alcooliques.

Alors vous pouvez pleurnicher à votre tour, et profiter de l'assistanat. Vous pourrez de sorte clamer votre victoire sur tous les toits pour que tous suivent votre exemple et qu'il n'y ait plus que des mains pour mendier et aucune pour donner. Ou alors vous pouvez compatir à la souffrance des autres, et ainsi jubiler du pouvoir d'assister et de rendre les gens heureux. Et vous pourrez alors les empoisonner, jusqu'à ce que toute main qui mendie, se meure dans la nuit...

**Mots clefs :** Médecine, dépression, simulateur, stratégie, psychologie, assistanat, intégration, économie, société, empoisonnement.